



Thomas Gerbeaux
Pauline Kerleroux

A stylized illustration of a black rooster with a large, vibrant red comb and wattle. The rooster is shown in profile, facing right, with a white eye. The background is white, with a vertical orange bar on the left side. The title text is overlaid on the rooster's body.

L'INCROYABLE
HISTOIRE
DU COQ
QUI NE VOULAIT
PAS FERMER
SON BEC

LA JOIE DE LIRE

**L'incroyable histoire du coq
qui ne voulait pas fermer son bec**



**L'INCROYABLE
HISTOIRE
DU COQ
QUI NE VOULAIT
PAS FERMER
SON BEC**

À Patrick Kerleroux

— Tu as entendu parler de ce coq de l'île
d'Oléron ? On voulait l'empêcher de chanter.
Il y a eu un procès, les journaux en ont parlé.
Tu pourrais en faire une histoire.
— Pas question, demandez à Jeanne.

PREMIÈRE PARTIE
MARGOT ET MOI

Vous avez remarqué ? Les choses qu'on voit tous les jours, on oublie de les regarder. On les voit bien sûr, on n'est pas aveugle, mais on n'y fait plus attention.

Je vous raconte ça parce que, l'autre jour, j'ai pris le bateau qui fait l'aller-retour entre la terre ferme et l'île aux Moutons. Ça faisait longtemps. J'ai pas compté, en tout cas assez longtemps pour oublier à quoi ressemblait mon île, ma petite île chérie. Avant même d'arriver au port, j'ai commencé à remarquer des choses. C'est drôle, je me suis dit, vue de loin on dirait le dos d'une baleine géante.

— Oui tiens, c'est pas faux ! a répondu le marin qui arrangeait une bouée de sauvetage, juste à côté.

Je ne vais pas vous mentir, je me suis sentie un peu mal, mes joues ont chauffé. Je pensais être seule et parler toute seule, ça fait un peu folle de service. J'ai surtout eu peur d'avoir

dit d'autres choses avant, je ne sais pas quoi exactement. Peut-être des choses idiotes auxquelles le marin n'a pas répondu, justement parce que c'était des choses idiotes. Ou pire, trop secrètes. Note pour plus tard: arrêter de parler toute seule. Quand on va sur ses douze ans, il y a des choses qu'on ne peut plus se permettre. Parler toute seule en fait partie, comme faire tourner sa jupe.

J'ai changé de position, je me suis mise à genoux sur le banc. J'étais installée tout à l'avant du bateau pour éviter la fumée du moteur, cette épaisse fumée bleue qui empeste les places arrière. Autrefois, quand des invités venaient nous rendre visite sur l'île, je pouvais dire rien qu'à l'odeur de leurs vêtements s'ils avaient voyagé à l'avant ou à l'arrière du bateau. L'oncle Bertrand, par exemple, s'asseyait toujours à l'arrière. Avec ma grand-mère, on connaissait le truc. On se mettait toujours à l'avant.

Il y a un autre avantage. Les gens qui connaissent la navigation savent bien que c'est avec leur nez que les bateaux brisent les vagues. En faisant cela, ils envoient de l'eau partout et, comme le bateau avance, c'est l'arrière qui reçoit les projections. Ce sont des choses qu'on apprend quand on grandit sur une île.

Je ne dis pas que c'est mieux de grandir sur une île. C'est différent, c'est tout. Par exemple, moi je connais tout sur les goélands. Absolument tout. Je sais ce qu'ils aiment manger, je sais quand ils font leurs petits, je peux vous dire leur âge sans me tromper. Mais ne me demandez pas de vous parler des pigeons. J'imagine que si j'étais née en ville, je saurais tout sur les pigeons, mais je n'avais jamais habité en ville avant d'entrer au collège.

Je connais aussi très bien les moutons, bien obligée. D'ailleurs, le bateau était si proche de l'île que je pouvais distinguer leurs petites silhouettes blanches, posées sur les hauteurs de Moutonville comme des minuscules nuages tombés du ciel. Nous étions presque arrivés. Encore un quart d'heure de mer et je retrouverais mon île. Pour y écrire mon premier article.

Oh, je sais ce que vous pensez. J'aurais pensé pareil: on ne devient pas journaliste avant d'avoir au moins, je ne sais pas, vingt-deux ou vingt-trois ans. Disons que j'ai pris un peu d'avance.

Grâce à Margot, mon ange gardien.



Dix jours plus tôt, à la même heure, j'étais assise dans la voiture, à côté de mon père. Nous étions garés en double file, devant l'immeuble de *Ouest Matin*.

Depuis qu'on vit à Rennes, sur la terre ferme, papa travaille au journal. Son premier métier, c'est vétérinaire, je ne vous apprends rien. Mais, une fois par semaine, il répond aux questions des lecteurs et leur raconte des choses sur les animaux. Ses articles sont en dernière page, juste à côté de la météo. La rubrique s'appelle *Pas si bête*, j'aime bien ce titre. En même temps, c'est mon père, donc je ne vais pas commencer à critiquer. Lui et moi, on fait équipe.

Quand il a éteint le moteur, il y a eu un silence, un silence un petit peu embarrassant. On n'entendait que le tic-tac des clignotants. C'est une bonne idée, d'ailleurs, ce bruit.

Je ne sais pas qui l'a inventé mais, franchement, je lui dis bravo. Quand j'aurai mon permis de conduire, je crois que je changerai de direction juste pour entendre le tic-tac. Écoutez bien la prochaine fois, vous verrez.

Comme il ne disait rien et qu'il ne bougeait pas, j'ai fini par comprendre que papa attendait que je sorte de la voiture. Je lui ai demandé de m'accompagner mais il a répondu qu'il était mal garé. Je me suis permis de lui faire remarquer qu'il y avait plein de places libres autour de nous et qu'on n'était pas en retard. Il n'avait qu'à mieux se garer.

— Ça n'est quand même pas la mer à boire, a dit papa. Les filles de l'accueil savent que tu dois venir. Tu vas leur donner ton nom, elles vont t'accompagner à la Rédaction et là, tu vas retrouver madame Petitchat.

Madame Petitchat, c'est la secrétaire du journal. Je la connais bien, son fils est dans ma classe. C'est elle qui a proposé de me garder quand elle a appris que papa devait aller passer la journée à Paris, pour un congrès de vétérinaires.

Au début, j'étais contente, ça faisait longtemps que j'avais envie de visiter le journal. Mais je commençais à réaliser que j'allais passer mon mercredi toute seule avec des adultes.



Je n'ai rien contre les grandes personnes, au contraire, mais toute une journée... Et puis, je ne suis pas naïve. Si ça se passait trop bien, ça pourrait devenir une habitude. Je ne voulais pas finir comme les têtards de la classe, qu'on gardait à tour de rôle pendant les week-ends. Il fallait donc marquer le coup, faire comprendre à papa que je lui rendais un service en acceptant l'invitation de madame Petitchat. Il me semblait important qu'il parte vers Paris avec un minimum de mauvaise conscience. Je ne sais pas si un garçon penserait à ce genre de choses?

—T'es assez grande pour te débrouiller toute seule, a ajouté papa. Te faire accompagner par ton père, honnêtement t'aurais l'air d'une andouille!

Le coup de l'andouille, j'avoue que ça m'a fait rire mais quand même... Avant j'étais toujours trop petite. Trop petite pour comprendre, trop petite pour avoir un téléphone, trop petite pour boire du cidre (sauf des fois à la crêperie), trop petite tout court. Et, d'un coup, je suis devenue trop grande.

—Quand Greta Thunberg est partie en Amérique, elle avait cinq ans de plus que moi et pourtant son père l'accompagnait. Personne ne l'a traitée d'andouille.

Ça m'est venu comme ça, une bouffée d'impertinence. Papa a levé les yeux au ciel, j'ai ouvert la portière et je suis descendue. Puis il a baissé sa vitre et m'a fait un petit signe. J'ai répondu en faisant au revoir avec la main. La voiture s'est éloignée et, quand elle a complètement disparu, j'ai traversé le trottoir. Comme une grande.

Pour entrer dans l'immeuble de *Ouest Matin*, il faut passer par une immense porte en verre qui tourne sur elle-même, comme dans les films. J'ai dû me retenir pour ne pas faire un tour complet. Dans le hall d'entrée, derrière une sorte de bar, deux dames se limaient les ongles en silence. Je me suis dit que ça devait être *les filles de l'accueil* dont papa avait parlé.

Je me suis approchée. La dame assise à gauche m'a dit bonjour. Elle était très jolie même si un peu trop maquillée à mon goût.

— Tu dois être la petite Jeanne ?

J'ai répondu oui en me disant que, si elles attendaient une autre Jeanne, elle serait sans doute moins petite que moi. La fille de l'accueil s'est ensuite tournée vers l'autre dame, assise à côté d'elle.

— C'est la petite Jeanne.

Elle lui a dit cela comme si elle n'avait pas entendu le début de notre conversation. Puis elle m'a tendu un badge en carton avec une petite pince que j'ai accrochée à la bretelle de mon sac à dos.

— Alors, comme ça, tu es la fille du vétérinaire ?

— Oui. Comme ça.

À nouveau, elle s'est adressée à sa collègue.

— C'est la fille du vétérinaire, tu sais, le monsieur de la rubrique *Pas si bête*.

Tout doucement, la dame a avancé la tête.

— C'est ton papa, le monsieur de la rubrique *Pas si bête* ?

J'ai hoché la tête et je me suis mordu la lèvre, un truc que je fais quand j'ai envie de rire mais que ce n'est pas le moment. Finalement, la première dame a pris son téléphone et l'a coincé entre sa joue et son épaule.

— Bonjour, ici l'accueil. La petite *Pas si bête* est arrivée, je vous l'envoie ?

La fille de l'accueil m'a demandé de la suivre. Avec sa frange, ses longues jambes et sa jupe rouge, elle ressemblait à l'hôtesse de l'air de la bande-dessinée, vous connaissez peut-être ? Comme je vous l'ai dit, je ne suis pas trop maquillage mais elle était quand même très classe. Je

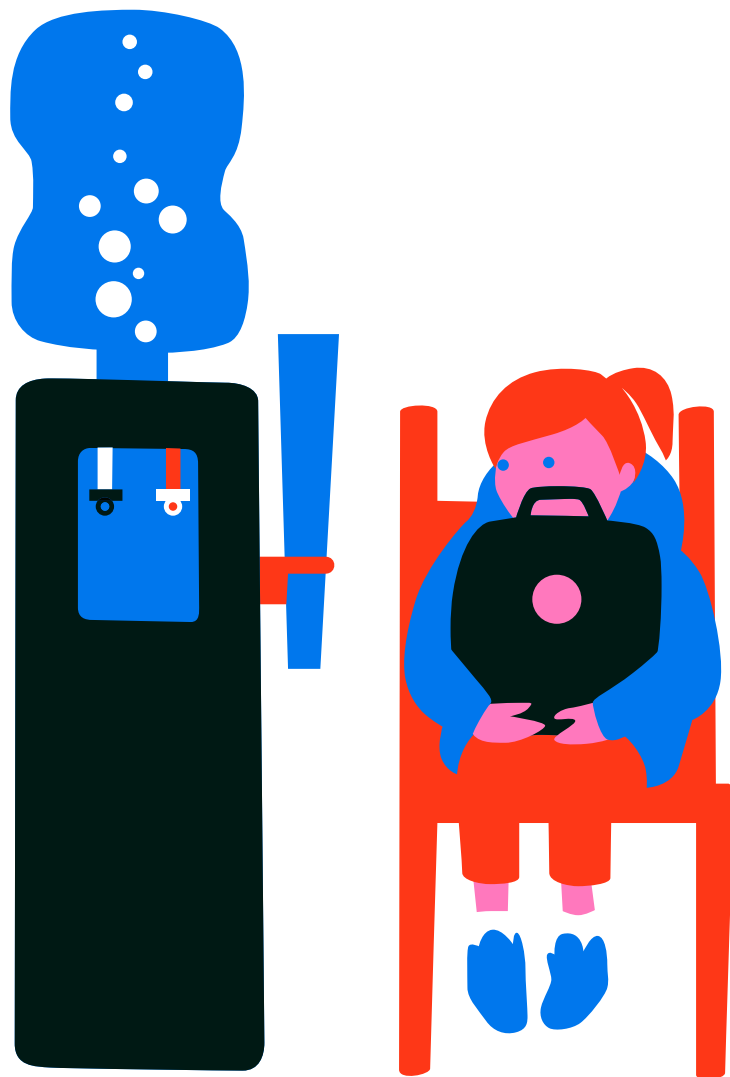
ne pense pas que je serai comme elle plus tard, mais un physique pareil ça doit avoir des avantages.

On a traversé le hall, pris un grand couloir, puis on a attendu l'ascenseur. Quand il est arrivé et que la porte s'est ouverte, la dame a mis sa main dans mon dos et m'a poussée dans la cabine. Elle a dit « Rédaction, troisième étage, excellente journée » très vite, comme un robot, avant de repartir comme si elle avait oublié quelque-chose. Je me suis retrouvée seule dans l'ascenseur, j'ai appuyé sur le bouton et les portes se sont refermées.

Une minute plus tard, peut-être deux mais pas plus, la porte de l'ascenseur s'est ouverte sur un grand bureau où plein de gens travaillaient en silence, assis dans des cubes, comme des petites cabanes sans toits. Comme je ne voyais pas madame Petitchat, je me suis assise sur une chaise, à côté d'une fontaine d'eau potable, la même que dans la salle d'attente du cabinet de papa. Son réservoir gargouillait, comme si la fontaine avait faim.

En attendant madame Petitchat, j'ai eu le temps d'étudier les bureaux cubes. Au collège, on n'a pas de petits murs autour de nos tables pour être tranquille. On est obligé de





partager un bureau minuscule avec un autre élève. Je me suis demandé comment je décorerais mon cube si j'avais la chance d'en avoir un. Je ne pense pas que je mettrais des photos de mes enfants. D'abord parce que je n'en ai pas, ensuite parce que j'aurais besoin de place pour mettre mon mini ventilateur et le calendrier de l'île aux Moutons. Si j'avais assez d'argent, j'achèterais aussi un paillason *Bienvenue*. Je le poserais à l'entrée, je pense que ça ferait chic.

N'empêche, le temps passait et j'ai commencé à me demander si madame Petitchat allait venir me chercher. En plus, toutes les cinq minutes, un cubiste sortait de son cube et venait chercher de l'eau. Les glouglous m'ont donné envie de faire pipi. J'aurais sans doute pu aller aux toilettes mais je ne pouvais pas m'éloigner de l'ascenseur, à cause de la mère Petitchat. La journée pouvait difficilement plus mal commencer.

J'ai sorti mon téléphone, enfin celui que papa me prête quand on est séparés. À force de l'appeler *mon* téléphone, j'ai bon espoir qu'un jour il m'appartiendra.

Jeanne à Papa : Madame Petitchat m'a oubliée. Trop envie de faire pipi. Tu peux faire demi-tour s'il te plaît merci ?

J'ai ajouté l'emoji le plus triste, celui avec les larmes et le menton fripé. Papa a mis du temps à répondre et je me suis dit que c'était bon signe. Il était sans doute en train de faire demi-tour, son cœur de père brisé par le remord. Je pouvais presque entendre le tic-tac des clignotants.

Papa à Jeanne : Petitchat a appelé, elle te cherche partout. Où es-tu ?

Jeanne à Papa : Devant les cubes sur la chaise près de la fontaine. Viens vite je t'en supplie.

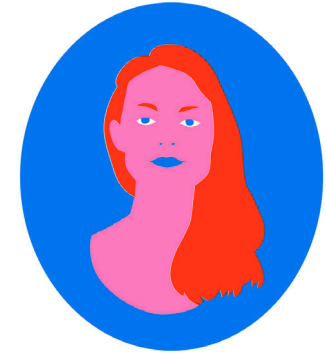
Mon texto allait partir quand la porte de l'ascenseur s'est ouverte. Madame Petitchat en est sortie, complètement affolée.

— Dieu merci, tu es là. Tu m'as fait peur, j'ai cru que tu avais disparu !

Madame Petitchat parlait si fort que les cubistes se sont demandé ce qu'il se passait. On a vu leurs têtes sortir des cubes, les unes après les autres, comme dans un jeu de chasse-taupes. Madame Petitchat leur a fait signe de ne pas s'inquiéter puis a serré ma main très fort et on est entrées dans l'ascenseur, qui nous attendait.

Quand j'ai vu sur quel bouton appuyait madame Petitchat, j'ai compris que je m'étais trompée d'étage. Les touches étaient placées en zigzag, décalées par rapports aux numéros. Ainsi, je n'étais pas au troisième mais au deuxième étage. Comme une andouille oui, merci papa.

À propos de l'auteur et de l'illustratrice :



Thomas Gerbeaux est né à Paris dans une famille bretonne. L'écriture des Incroyables histoires de l'île aux Moutons lui a permis de retrouver les plages de son enfance. Son premier roman, *L'incroyable histoire du mouton qui sauva une école* (2018), illustré par Pauline Kerleroux, a notamment remporté le prestigieux Prix des Incorruptibles.

Pauline Kerleroux est née et a grandi à Quimper, en Bretagne. Après des études de graphisme à Paris, elle a passé plusieurs années à Prague avant de s'installer à Londres. Les incroyables histoires lui ont permis de revenir à ses premières amours, l'illustration. *L'incroyable histoire du coq qui ne voulait pas fermer son bec* est son cinquième livre jeunesse.

Thomas et Pauline sont amis d'enfance. Leurs souvenirs d'été aux abords de la véritable île aux Moutons, au large de la Bretagne, ont nourri cette histoire.

Tous droits réservés pour tous pays
© Éditions La Joie de lire SA
5 chemin Neuf - CH - 1207 Genève
ISBN: 978-2-88908-501-9
Dépôt légal: février 2020
Imprimé en Pologne

Mise en page : Pauline Kerleroux et Pascale Rosier